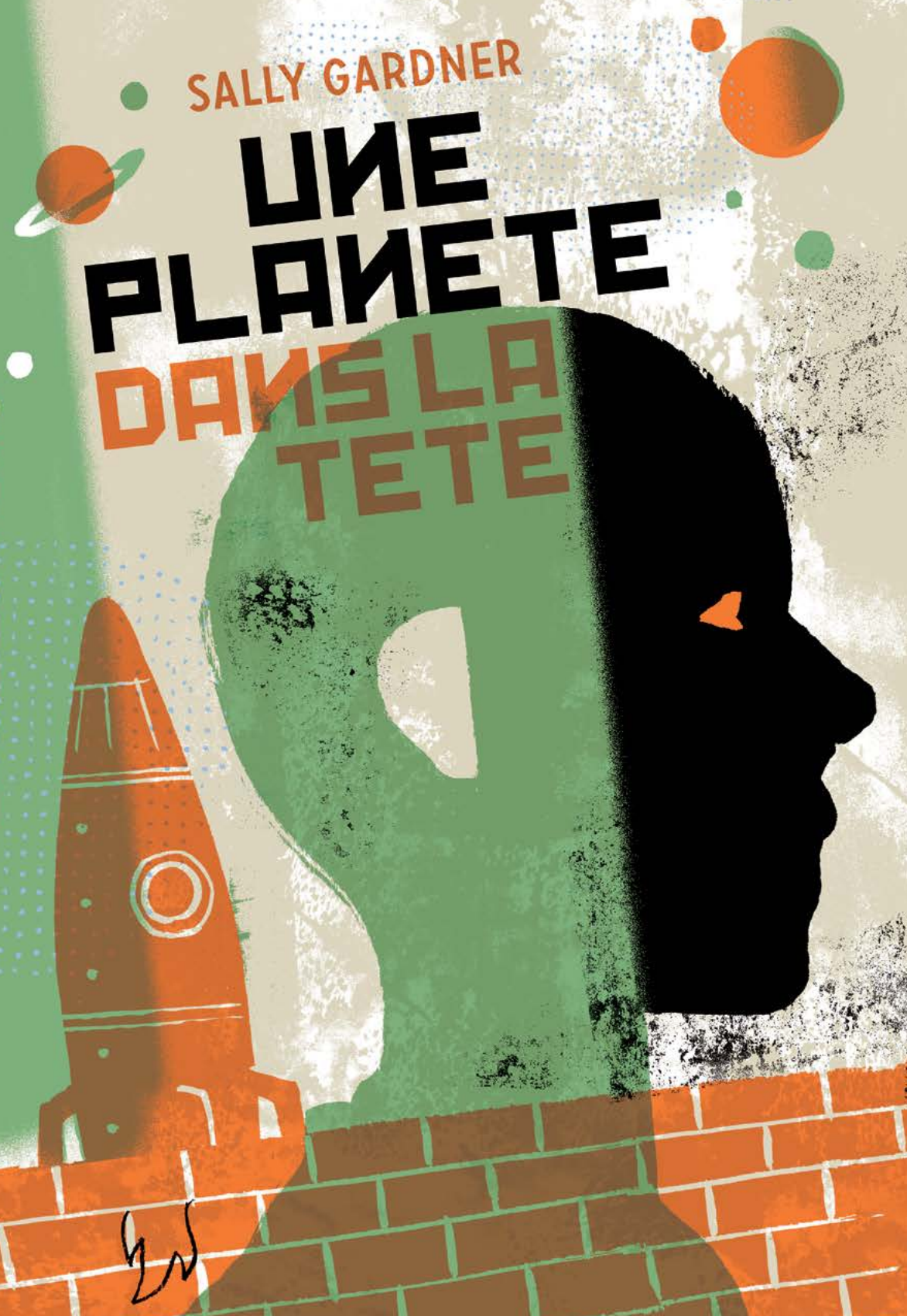


SALLY GARDNER

UNE PLANETE

DAVIS LA
TETE



SALLY GARDNER

**UNE
PLANETE
DANS LA
TETE**

**TRADUIT DE L'ANGLAIS
PAR CATHERINE GIBERT**

GALLIMARD JEUNESSE

Couverture: illustration d'Olivier Balez

Titre original : *Maggot Moon*

Édition originale publiée par Hot Key Books (Grande-Bretagne)

© Sally Gardner, 2011, pour le texte. L'auteur fait valoir son droit moral.

© Gallimard Jeunesse, 2013, pour la traduction française

*À vous les rêveurs
Ignorés en classe
Qui ne remportez jamais de prix
Vous, à qui demain appartiendra*

UN

Je me demande si...

Si le ballon de foot n'était pas passé par-dessus le mur.

Si Hector n'était pas allé le chercher.

S'il n'avait pas gardé l'abominable secret pour lui.

Si...

Alors, je me raconterais sans doute une autre histoire.

Voyez-vous, les « si » sont comme les étoiles, innombrables.

DEUX

Mlle Connolly, notre précédent professeur, nous serinait toujours qu'il fallait commencer une histoire par le début. Nettoyer une fenêtre pour voir au travers. Tout bien réfléchi, je ne suis pas certain que ce soit ce qu'elle ait voulu dire. Personne, pas même Mlle Connolly, n'ose écrire ce que nous voyons de l'autre côté de cette vitre sale. Il vaut mieux ne pas regarder dehors. Et si on ne peut l'éviter, il est préférable de se taire. Je ne serais pas assez bête pour consigner cela noir sur blanc.

Même si j'en avais la possibilité, je ne pourrais pas.

Voyez-vous, je suis incapable d'épeler mon nom.

Standish Treadwell.

Je ne sais pas lire, pas écrire.

Standish Treadwell n'est pas une lumière.

Mlle Connolly est la seule à avoir jamais affirmé que ce qui distinguait Standish des autres, c'était son originalité. Cela faisait sourire Hector. Il l'avait compris dès le début, me disait-il.

– Il y a ceux qui suivent les chemins balisés et puis il y a toi, Standish, une brise dans le parc de l'imagination.

UNE PLANÈTE DANS LA TÊTE

Je me le suis répété : « Et puis, il y a Standish dont l'imagination souffle comme une brise sur le parc. Standish qui ne voit même pas les bancs mais remarque que, là où il devrait y avoir de la merde de chien, il n'y en a pas. »

TROIS

Quand le mot en provenance du bureau du directeur est arrivé en cours, je n'écoutais pas. Hector et moi étions dans la ville au-delà de l'eau, dans un pays où les immeubles ne cessent de grimper jusqu'à épingler les nuages dans le ciel. Où le soleil brille en Technicolor. La vie à une extrémité de l'arc-en-ciel. Je me fiche du discours officiel, je l'ai vu à la télé. Les gens chantent dans les rues – ils chantent même sous la pluie, ils chantent en dansant autour d'un réverbère.

C'est une ère de ténèbres. On ne chante pas.

Cela dit, c'était le meilleur rêve éveillé que je faisais depuis la disparition d'Hector et de sa famille. Je m'étais surtout appliqué à ne pas penser à lui. Je m'étais efforcé de m'imaginer sur notre planète, celle qu'Hector et moi avions inventée : Juniper. C'était mieux que de me rendre malade à envisager ce qui avait pu leur arriver. En plus, c'était un de mes meilleurs rêves éveillés depuis bien longtemps. J'avais l'impression qu'Hector était à nouveau avec moi. Nous roulions dans une interminable Cadillac couleur pastel. Je sentais presque l'odeur du cuir, bleu intense, bleu azur, bleu des sièges en cuir. Hector était à l'arrière. Moi, un bras

appuyé sur la portière, la vitre descendue, une main sur le volant, je nous ramenais à la maison boire un Croca-Cola – une cuisine lumineuse avec une nappe à carreaux, et un jardin où on aurait cru la pelouse passée à l'aspirateur.

C'est alors que j'ai vaguement pris conscience que M. Gunnell disait mon nom.

– Standish Treadwell. Vous êtes convoqué dans le bureau du directeur.

Merde à la puissance mille ! J'aurais dû le voir venir. La canne de M. Gunnell m'a fait mal aux yeux, s'est abattue sur le dos de ma main avec une telle violence qu'elle y a laissé sa signature. Deux fines boursouflures rouges. M. Gunnell n'était pas grand mais il avait des muscles en vieux tank de l'armée avec des bras bien huilés en tank de l'armée. Il portait un postiche qui avait sa vie propre, se démenait pour rester collé au sommet de son crâne luisant de transpiration. Par ailleurs, les traits de M. Gunnell n'étaient pas flatteurs. Il avait une petite moustache noire tachée de morve, qui retombait sur sa bouche. Il ne souriait qu'en maniant sa canne – un sourire qui lui tordait le coin de la bouche, si bien que la limace desséchée qui lui tenait lieu de langue pointait à l'extérieur. Tout bien réfléchi, je doute que « sourire » soit le mot exact. Peut-être sa bouche se crispait-elle ainsi quand il avait décidé de se livrer à son sport favori, faire mal. Peu lui importait où la canne s'abattait, l'essentiel était qu'elle cingle la chair, vous fasse sursauter.

Voyez-vous, on ne chante que de l'autre côté de l'eau.

Ici, le ciel s'est écroulé, il y a fort longtemps.

QUATRE

Mais quelque chose me turlupinait : je devais m'être éloigné à des milliers de kilomètres. Je n'avais même pas vu M. Gunnell approcher. D'un autre côté, une piste d'atterrissage me séparait de son bureau. Je veux dire par là que j'étais assis tout au fond de la classe – le tableau noir aurait pu se trouver dans un autre pays. Les mots n'étaient que des chevaux de cirque qui se cabraient. Du moins, ils ne restaient jamais assez longtemps immobiles pour que j'en comprenne le sens.

Le seul que je parvenais à lire était l'énorme mot rouge qui barrait la photo de la lune. Il vous assenait une claque, ce mot

PATRIE.

En tant qu'être stupide, inapte à entrer dans les cases d'une feuille de papier quadrillé, j'étais resté un certain temps au fond de la classe pour comprendre que j'étais devenu invisible. Il fallait que les bras en tank de M. Gunnell aient besoin d'exercice pour que je réapparaisse.

Là seulement, je voyais rouge.

CINQ

Je n'allais pas y échapper. J'étais devenu paresseux. J'avais pris l'habitude de compter sur Hector pour m'avertir des malheurs à venir. Ce rêve éveillé m'avait fait oublier qu'Hector avait disparu. J'étais tout seul.

M. Gunnell m'a pris par l'oreille, il a tiré très fort, à me faire venir les larmes aux yeux. Je n'ai pas pleuré. Je ne pleure jamais. À quoi bon ? Papou prétend qu'il ne pourrait plus s'arrêter s'il se mettait à pleurer – les raisons de pleurer ne manquent pas.

Je pense qu'il a raison. De l'eau salée gaspillée en flaques boueuses. Les larmes noient tout, enfoncent une boule dans la gorge, voilà ce qu'elles font. Donnent envie de crier, voilà ce qu'elles font. Laissez-moi vous dire que ce n'était pas facile, pourtant, avec l'autre qui me tirait par l'oreille. J'ai tâché de garder l'esprit focalisé sur Juniper, la planète qu'Hector et moi étions les seuls à avoir découverte. Nous nous apprêtions à lancer une mission personnelle dans l'espace, rien que nous deux, le monde se rendrait compte alors qu'il n'était pas seul. On entrerait en contact avec les Junipériens, qui savaient la différence entre le bien et le mal,

étaient capables de faire disparaître les Mouches-à-merde, les hommes en manteau de cuir et M. Gunnell au fin fond du trou du cul de l'oubli.

Nous avons décidé de contourner la lune. Qui aurait envie de s'y poser quand la Patrie était sur le point de planter son drapeau rouge et noir sur sa surface vierge argentée ?

SIX

M. Gunnell ne m'aimait pas. À mon avis, c'était personnel. Avec lui, tout était personnel. J'étais une insulte personnelle à son intelligence, une insulte à son sens de l'ordre et de la correction. Afin que tout le monde comprenne bien à quel point j'étais une insulte, il a tiré sur ma cravate pour défaire le nœud. En refermant la porte de la salle de classe derrière moi, il avait ce sourire qui lui faisait sortir la langue.

Je me fichais des coups de canne. Du fait d'avoir encore mal aux mains. Un peu moins d'avoir eu l'oreille tirée. Et complètement de voir le directeur. J'ignorais alors le problème, ou son ampleur.

Néanmoins, je m'en étais douté au moment où M. Gunnell avait défait mon nœud de cravate, le salaud. Voyez-vous, je suis incapable de faire un nœud de cravate et il le sait.

Je n'avais pas défait ce nœud pendant un an, mon record. C'était la première fois que je tenais aussi longtemps. En fait, le tissu était devenu si lisse qu'il coulissait facilement, assez pour laisser passer ma tête et se resserrer ensuite au col, bien comme il faut. Du coup, j'étais impeccable. C'était le but. Cela avait perduré grâce à Hector. Il n'aurait laissé

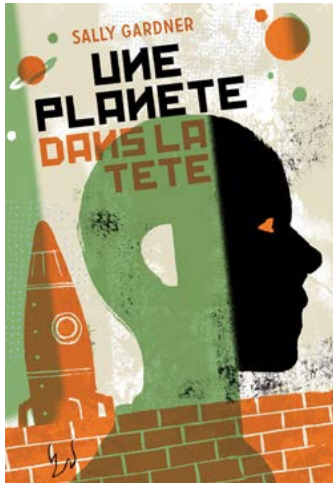
aucun garçon me chercher des noises. J'avais cru mes jours de souffrance derrière moi. Cette cravate diabolique en corde de pendu dénouée me donnait envie de me laisser glisser par terre le long du mur et de renoncer, de laisser les larmes prendre l'air, pour une fois. Car s'il y avait bien une chose que je ne pouvais pas faire, c'était me présenter dans le bureau du directeur sans cravate. Autant me jeter par la fenêtre, tête la première. Prétendre que ma cravate s'était dénouée au cours de ma chute. Prétendre qu'en raison du choc, j'avais oublié comment faire un nœud de cravate.

Si je voulais bien le reconnaître, j'avais déjà conscience sur le moment que cela n'avait pas seulement à voir avec ma cravate et la perte de son nœud. Mais plutôt avec la perte d'Hector, qui m'était insupportable. Si seulement j'avais su où ils avaient été emmenés. Si seulement j'avais eu l'assurance qu'il était sain et sauf, alors peut-être que le nœud dans mon ventre – ce nœud qui se resserrait chaque jour davantage – se serait dénoué.

SEPT

D'après Hector, la cravate avait une autre signification. Elle était l'équivalent du collier pour les chiens. La cravate indiquait que nous faisons partie de quelque chose qu'à nous seuls nous ne serions jamais. D'après Hector, l'uniforme servait à nous rendre tous pareils, à faire de nous des numéros, des numéros propres en forme de garçons à inscrire dans un registre. Hector n'était pas un numéro propre et je me demandais s'il n'avait pas été effacé du registre, mais je n'en avais aucune certitude. La seule chose que je savais, c'est qu'Hector avait raison. Le nœud de cravate représentait la survie.

À présent, j'étais coincé, la cravate dénouée, la chemise boutonnée de travers, les lacets minables. Imprévisible.



Sally Gardner

Une planète dans la tête

Loi n° 49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications
destinées à la jeunesse

Maquette : Dominique Guillaumin

Dépôt légal : septembre 2013

Cette édition électronique du livre *Une planète dans la tête*
de Sally Gardner a été réalisée le 4 octobre 2013
par les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé d'imprimer en
septembre 2013 par l'imprimerie Grafica Veneta S.p.A.
(ISBN : 978-2-07-065041-5 - Numéro d'édition : 247415).

Code sodis : N54021 – ISBN : 978-2-07-502751-9
Numéro d'édition : 247417

Page de titre	Trente-neuf
Copyright	Quarante
Dédicace	Quarante et un
Un	Quarante-deux
Deux	Quarante-trois
Trois	Quarante-quatre
Quatre	Quarante-cinq
Cinq	Quarante-six
Six	Quarante-sept
Sept	Quarante-huit
Huit	Quarante-neuf
Neuf	Cinquante
Dix	Cinquante et un
Onze	Cinquante-deux
Douze	Cinquante-trois
Treize	Cinquante-quatre
Quatorze	Cinquante-cinq
Quinze	Cinquante-six
Seize	Cinquante-sept
Dix-sept	Cinquante-huit
Dix-huit	Cinquante-neuf
Dix-neuf	Soixante
Vingt	Soixante et un
Vingt et un	Soixante-deux
Vingt-deux	Soixante-trois
Vingt-trois	Soixante-quatre
Vingt-quatre	Soixante-cinq
Vingt-cinq	Soixante-six
Vingt-six	Soixante-sept
Vingt-sept	Soixante-huit
Vingt-huit	Soixante-neuf
Vingt-neuf	Soixante-dix
Trente	Soixante et onze
Trente et un	Soixante-douze
Trente-deux	Soixante-treize
Trente-trois	Soixante-quatorze
Trente-quatre	Soixante-quinze
Trente-cinq	Soixante-seize
Trente-six	Soixante-dix-sept
Trente-sept	Soixante-dix-huit
Trente-huit	Soixante-dix-neuf